
André Leroi-Gourhan, collecteur d'objets pour les musées

Collecting objects for museums. André Leroi-Gourhan in Japan (april 1937 – march 1939).

Philippe Soulier

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/tc/5787>

DOI : 10.4000/tc.5787

ISBN : 1952-420X

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 60-83

ISBN : 978-2-7351-1437-5

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Philippe Soulier, « André Leroi-Gourhan, collecteur d'objets pour les musées », *Techniques & Culture* [En ligne], 57 | 2011, mis en ligne le 30 juin 2012, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/5787> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.5787>



© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan

ANDRÉ LEROI-GOURHAN, COLLECTEUR D'OBJETS POUR LES MUSÉES

(Japon, avril 1937-mars 1939)

« J'ai pour le Japon une très grande affection. J'ai vécu là-bas très près du peuple, des paysans, et j'ai beaucoup d'admiration pour les japonais. Il y a chez eux des hommes qui savent unir de façon étroite l'esthétique et la vie quotidienne. »

Cet extrait des quelques souvenirs que livre Leroi-Gourhan de son séjour au Japon dans les entretiens avec Claude-Henri Rocquet (Leroi-Gourhan 1982 : 41-56) donne envie d'en savoir plus sur la manière dont il percevait les relations entre ces deux aspects du Japon. Malheureusement, Leroi-Gourhan ne publiera pas l'ouvrage d'ethnologie générale, ni celui sur l'art populaire qu'il envisageait de rédiger à son retour de sa mission de deux ans, en avril 1939. Nous étions en effet à la veille de la seconde guerre mondiale.

Ensuite, s'il s'est emparé de ses documents japonais pour fournir la matière d'une thèse de lettres (*Archéologie du Pacifique nord*, soutenue en juin 1944, publiée en 1946) et une bonne part des deux volumes de son ouvrage *Évolution et techniques* (Leroi-Gourhan 1943 ; 1945), voire de cours photocopiés de son enseignement de sociologie à la Sorbonne et de quelques articles plus anecdotiques, quoique importants (voir bibliographie) ; il faudra attendre 1989, soit trois ans après son décès pour que sa femme, Arlette Leroi-Gourhan, avec qui il était parti en mission, publie un livre sur leur expérience en Hokkaido (Leroi-Gourhan Ar. & A. 1989), et 2004 pour que Jean-François Lesbre édite les manuscrits restés dans les archives familiales (Leroi-Gourhan 2004), dans lesquelles on retrouve aussi les courriers envoyés à Jean Buhot de 1938 à 1940.

Pour autant, ces éléments ne suffisent pas à rendre toute la richesse de cette mission, la première et plus importante que Leroi-Gourhan fera sur le terrain. C'est pourquoi nous avons voulu exploiter également les autres pièces que nous avons pu retrouver dans plusieurs lieux

d'archivages publics ou privés : c'est ainsi que le détail du contexte des relations diplomatiques avec le Japon est perceptible à la lecture des archives du ministère des Affaires étrangères et européennes¹, et que les premières phases de ses programmes de recherches sont exposées dans ses rapports annuels d'activité au CNRS (Gif). Les notes et documents rassemblées lors de son séjour au Japon figurent dans le fonds Leroi-Gourhan de la Maison de l'archéologie et de l'ethnologie (MAE), ainsi que les correspondances de Jean Buhot, alors que celles avec Soustelle et Rivet sont conservées au Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), et celles d'André Leroi-Gourhan avec son épouse (octobre 1938 à avril 1939) le sont par sa famille. Il faut cependant signaler que certains passages des courriers d'André Leroi-Gourhan à sa femme, et ayant trait à la rédaction de son manuscrit sur le Japon, ont été publiés par Jean-François Lesbre dans les *Pages oubliées sur le Japon* (Leroi-Gourhan 2004 : 144-153)².

Rédigés d'une écriture spontanée, et au jour le jour, ces courriers permettent aussi bien de saisir la formation d'une pensée et l'évolution de la maturation de son projet scientifique que certains aspects de sa personnalité ; entre travailleur acharné et une certaine naïveté face à un monde institutionnel et universitaire dont il ne fait pas encore partie. L'exemple choisi ici – la sélection et la collecte d'objets pour une exposition sur le Japon – permet de rendre compte, de manière emblématique et à partir de documents inédits, de cette phase essentielle de son travail de recherche.

Avant le Japon

Jeune ethnologue et orientaliste de 26 ans, André Leroi-Gourhan embarque avec son épouse Arlette, en mars 1937, pour une mission de deux ans au Japon. Comment en est-il venu à partir au Japon, et pour quel projet ? Quelle place pour une telle mission dans un musée plus familier de l'Afrique et des Amériques que de l'Asie ? Quel en fut l'impact, tant pour le musée de l'Homme où il travaille alors comme étudiant bénévole, que pour lui-même ? Pour le comprendre, il est nécessaire de revenir en arrière de quelques années.

Après une scolarité courte, André Leroi-Gourhan exerce divers métiers et sa curiosité le conduit du marché aux Puces, où il repère armes blanches, crânes et objets eskimo, au Jardin des plantes où il parcourt les galeries de paléontologie. Suivant une formation de bibliothécaire, il travaille à Forney et à la bibliothèque des Langues orientales. Partout, il saisit l'occasion d'apprendre. Et c'est ainsi qu'à la veille de son départ, André Leroi-Gourhan, possède déjà de nombreux atouts (Soulie 2003 : 54-68) : il est diplômé en anthropologie (1929 avec Papillault et Raoul Anthony), en russe (1931 avec Paul Boyer), en chinois (1933 avec Marcel Granet), et en ethnologie (1936 avec Marcel Mauss), mais il a aussi une certaine expérience muséale ; que ce soit avec le musée des Arts asiatiques – musée Guimet – (avec Joseph Hackin et Jean Buhot) ou le musée d'ethnographie du Trocadéro – MET – (avec Paul Rivet, Anatole Lewitzky et Georges-Henri Rivière).

André Leroi-Gourhan et le musée de l'Homme

Ces années de formation en anthropologie et en langues orientales sont en effet simultanées à sa fréquentation de ces deux établissements. C'est en mars 1930 que, venant du musée

Guimet où il travaillait sur des collections de bronzes chinois, à quelques centaines de mètres plus bas, André Leroi-Gourhan, se présente au directeur du musée du Trocadéro à l'occasion de la réception publique du totem de Colombie britannique, offert par les Chemins de Fer canadiens (Canadian Railways). Au vu de son intérêt pour les objets eskimo et de ses connaissances en russe, Paul Rivet le place auprès d'Anatole Lewitsky, chargé des zones arctiques. Commence alors pour André Leroi-Gourhan une collaboration durable, bien que rapidement marquée par des relations souvent houleuses avec un docteur Rivet autoritaire, et son assistant Jacques Soustelle, brillant normalien et ethnologue, en qui il verra longtemps un concurrent. Pour autant, André Leroi-Gourhan gardera tout au long de sa vie un véritable attachement d'abord pour ce musée d'ethnographie du Trocadéro (« Le Troca »), puis pour le musée de l'Homme. Malgré leurs difficultés relationnelles, cet attachement est d'abord celui qu'il avait pour son directeur Paul Rivet et pour Georges-Henri Rivière, son assistant pour la muséographie. Il apprend avec ce dernier le classement systématique des objets et se retrouve rapidement à monter une exposition sur les Eskimo. Celle-ci, développée en deux niveaux de lecture, correspond bien à l'esprit même du nouveau musée, simultanément lieu de travail pour les chercheurs, et lieu de divertissement culturel pour tous. Cependant, au même moment, Jacques Soustelle revient d'une mission au Mexique avec les matériaux pour une grande exposition sur les Lacandons. Ces deux manifestations ne bénéficient pas de la même promotion et Leroi-Gourhan lui en tiendra longtemps rigueur. Il poursuit néanmoins, à l'occasion de plusieurs autres expositions, notamment sur le thème du Sahara Touareg³.

Des missions contribuent alors directement à l'enrichissement régulier des collections du musée du Trocadéro : AOF (1929), Soudan français (1930), Abyssinie (1928-29), Cameroun (1933), comme l'avait fait avant la grande « croisière noire Citroën » (octobre 1924-juin 1925). La mission Griaule Dakar-Djibouti en 1931-1933 bénéficie même d'une loi de financement spéciale votée par le Parlement. Si ces expéditions combinaient enquête et collecte, il importe d'en replacer l'effervescence dans le contexte de l'Europe coloniale des années 1930 : la France, comme les autres Empires coloniaux, voit avant tout dans ses musées d'ethnographie et dans les expositions coloniales de formidables outils de promotion des territoires colonisés. Deux natures d'événements permettent d'estimer l'implication du musée du Trocadéro dans cette politique : la création en 1925 de l'Institut d'ethnologie, rattaché au musée et à l'université, et qui subventionne les missions grâce à des subsides en provenance du Ministère des Colonies et des gouverneurs coloniaux ; la participation à l'exposition coloniale internationale de 1931 – même si certains personnels du musée militent simultanément en contribuant à la contre exposition réalisée par les surréalistes et les communistes – et à l'exposition internationale des Arts et techniques en 1937. C'est d'ailleurs celle-ci qui sera à l'origine du Palais de Chaillot, qui remplacera à partir de 1937 celui du Trocadéro pour héberger le musée de l'Homme. Il faut également souligner que, si le musée du Trocadéro bénéficie de l'enrichissement en objets venus d'Afrique, ceux provenant d'Asie sont le plus souvent déposés au musée Guimet, dont une annexe existait d'ailleurs dans l'aile « Paris » du Palais du Trocadéro. André Leroi-Gourhan eut lui-même la possibilité de se joindre au départ de la « croisière jaune Citroën » qui ira de Beyrouth à Pékin (avril 1931 à février 1932).



© Canadian Railways

Le mât-totem de l'ours

Il a été offert au musée du Trocadéro,
in *L'illustration*, 19 avril 1930.

L'expédition comprenait notamment Pierre Teilhard de Chardin (en tant que géologue et paléontologue) et Joseph Hackin (du musée Guimet, et avec qui il travaillait aussi). Devant y participer avec Arlette Royer, une amie du musée de Guimet et de l'Association française des amis de l'Orient (AFAO), ils n'en feront finalement pas partie⁴.

Resté en France durant les deux ans de son service militaire, qu'il effectue à Paris d'avril 1933 à avril 1935, il est, grâce à une demande expresse de Rivet, fréquemment mis à disposition du musée pour y classer des collections, et peut ainsi poursuivre ses travaux personnels, que ce soit au MET ou à Guimet. Les conférences se multiplient également, et il collabore régulièrement avec Claudie Marcel-Dubois, pour des séances d'auditions musicales publiques ou des interventions sur l'Asie. Simultanément, l'Orient et l'histoire de l'art l'attirent de plus en plus, et, après une adhésion à l'AFAO en 1935, il donne une conférence au musée Guimet sur « *L'art animalier dans les bronzes chinois* ». Tout ce travail se fait bien sûr bénévolement, et ce n'est qu'en 1936, qu'il pourra bénéficier d'une bourse du MNHN.

Ethnologie et muséographie

Cette implication quasi « militante » dans l'effervescence de la mise en marche du futur musée de l'Homme (Laurière 2008 : 385 *sqq* ; Leroi-Gourhan 1982 : 135-138) se manifeste explicitement dans sa participation au fascicule que la *Revue de Synthèse* consacre en février 1936 à « l'organisation des Recherches Collectives, particulièrement en Ethnographie populaire ». André Leroi-Gourhan y signe un court article sur « l'ethnologie et la muséographie » (Leroi-Gourhan 1936b : 27-30), où il explique la différence d'approche entre l'ethnologue (qui collecte) et le muséographe (qui conserve). Le premier doit être un généraliste, car il a besoin de toutes les approches pour aborder son terrain sans faille : « *linguistique, technologie, mythologie, sociologie, esthétique* »⁵. Se plaçant ensuite dans l'optique du conservateur de musée, il souligne que si les ethnologues, quels que soient leurs champs de compétences, n'ont pas la capacité à tout maîtriser :

[...] tous possèdent un lien, au carrefour de toutes les disciplines : l'objet, qui porte un nom, matérialise une technique, garde l'empreinte d'un mythe, possède un rôle social et un sens esthétique.

Il s'agit pour Leroi-Gourhan de montrer que la muséographie moderne, telle qu'elle est développée au MET par « l'École française du docteur Rivet », va plus loin que la mise en vitrine de l'objet, plus loin même que la description du contexte noté par le collecteur : les personnels du musée, spécialisés dans telle région, période ou matière procèdent à une description fine et technique de l'objet, établissent les comparaisons, ont recours à des analyses, cherchent les références qui donneront une autre dimension à l'objet. Une collaboration complète doit donc se faire non seulement entre collecteur et muséographe, mais également entre muséographes. Seul le travail collectif peut ainsi permettre de dépasser les informations de base.

Outre ses activités muséales, il a déjà publié plusieurs articles, notamment en histoire de l'art (*Revue des arts asiatiques*), en ethnologie (*Encyclopédie française*), et vient de sortir un premier livre chez Gallimard : *La Civilisation du renne* (Leroi-Gourhan 1936a). C'est sur ces bases déjà étoffées qu'à 25 ans André Leroi-Gourhan va se voir proposer, à l'automne 1936, de partir au Japon.

Le gouvernement japonais, par le biais de la Kokusai Bunka Shinkokai (KBS : « Société pour les relations culturelles internationales »), placée sous l'autorité du ministère des Affaires étrangères du Japon (avec qui il entretient des relations constantes durant tout son séjour au Japon) créait en effet, cette année-là, des bourses pour accueillir des étudiants étrangers. Bien qu'il ne soit pas japonisant, le voyage pouvait le concerner comme ethnologue et orientaliste. Embarquant à Marseille avec sa femme en mars 1937⁶, ils empruntent le canal de Suez, contournent l'Inde et accostent quelques semaines plus tard à Yokohama.



Vue de la maison qu'ils avaient louée sur le lac de Nojiri, préfecture de Nagano, en été 1937.

© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan

Une approche globale du Japon

Le printemps, passé à Tokyo, est l'occasion d'une première approche de la civilisation japonaise : perfectionnement de la langue, contacts avec l'université, participation à des sondages archéologiques, lectures d'articles et des rares ouvrages d'ethnologie sur le Japon, visites de musées. Ensuite, en juillet et août, ils louent une maison sur le bord du lac de Nojiri et explorent les environs, le plus souvent à pied.

Au cours de ce premier contact avec le Japon rural, André Leroi-Gourhan prend des dizaines de clichés photographiques. Il s'agit essentiellement de vues techniques concernant les travaux agricoles (champs de mûriers, rizières...), les systèmes d'irrigation (barrages, caniveaux, conduites d'eau...), l'architecture vernaculaire (toits et cours de fermes, glissières de fenêtres, portes, passerelles artisanales...), les techniques de pêche (bateaux, nasses pour crevettes et poissons, pièges et filets). S'y ajoutent les témoignages des croyances et des coutumes (temples, stèles, cimetières...).



© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan

Une tranchée

Fouille sur le site de Kamikaiduka, (Higashi-Katsushika-gun, Chiba) à laquelle André Leroi-Gourhan a brièvement participé, en juin 1937, au début de son séjour.

Il s'intéresse aussi aux cérémonies et aux représentations théâtrales, religieuses ou non, et tente, avec tout cela, d'établir progressivement une cohérence de classement, nécessaire pour rendre compte de ses recherches sur l'ethnologie japonaise⁷.
Dès la fin de l'été, ils vivent à Kyoto, à l'Institut franco-japonais du Kansai, où André Leroi-Gourhan avait obtenu un contrat pour enseigner le fran-

çais aux quelques étudiants désirant se perfectionner en littérature, poésie ou grammaire⁸. De plus, l'Institut venant d'inaugurer de nouveaux bâtiments en ville, ils en profitent pour loger dans les anciens locaux, sur les hauteurs de Kyoto. C'était là une bonne opportunité financière, la bourse du gouvernement japonais s'avérant insuffisante pour couvrir le quotidien. Le rythme imposé par les cours et le temps de leur préparation étant heureusement compensés par les congés scolaires qui lui permettent d'avancer dans son programme de recherche.

C'est ainsi qu'après cinq mois de travail, il peut annoncer à Jean Buhot⁹ : « Le travail s'organise. Depuis quinze jours, j'ai repris tous les documents. [...] Tous ces instruments sont classés suivant le plan qui doit être celui d'un livre : " Ethnographie japonaise " ».

Il se réfère aux instructions mises en place au musée du Trocadéro¹⁰, qui organisent « les dix milles actes de la vie d'un peuple en un certain nombre de rubriques ; c'était comme une table des matières où nous versions peu à peu le contenu de l'ouvrage ».

De plus, « le fait que la littérature scientifique japonaise existante ne comporte pas de " travail d'ensemble " [...] nous a poussé à diriger une grande partie de nos efforts sur l'ethnographie générale ». Cette perspective large l'oriente dès lors vers une approche extensive des données et l'incite à bâtir un système de classification à plusieurs niveaux organisant la hiérarchie des rubriques et la cohésion de ses milliers de fiches.

Collecter pour les musées

Pour autant, son séjour au Japon n'allait pas être fait que de lectures, de recherches documentaires sur les techniques ou les us et coutumes des japonais, de visites de musées et d'enseignement : le musée d'ethnographie du Trocadéro¹¹ l'avait finalement chargé, comme tous ceux qui lui étaient associés et portaient en mission lointaine, de

rapporter des objets susceptibles de compléter les collections existantes. Cependant, il lui était nécessaire, pour cela, de disposer d'une enveloppe financière, et il s'en inquiète auprès de Paul Rivet¹². En réponse à sa requête, l'Institut d'ethnologie lui vote une somme de 5000 francs¹³.

Dès l'hiver 1937-38, la collecte d'objets sera donc menée conjointement à ses recherches en ethnologie. En outre, il doit gérer sa subvention au centime près : la conjonction de ces deux attitudes façonne la première phase de sa collecte. Cette question des finances n'est pas anecdotique¹⁴, car elle induit les choix d'acquisitions, entre objets rares et ceux, courants, de la vie quotidienne, tout en prenant en compte les frais d'emballage et d'assurance du transport vers Paris.

Du point de vue muséographique, et conformément aux préceptes de complémentarité entre terrain et présentation¹⁵, André Leroi-Gourhan enregistre également les informations nécessaires sur le contexte de production, d'utilisation et de consommation des objets, ainsi que sur les pratiques qui y sont liées, ce qui enrichit simultanément son fichier d'enquête ethnologique. Durant des journées entières, il observe et interroge des artisans – potiers, fabricants de nattes, d'éventails, de lanternes, de tambours, etc. – pour comprendre les modalités et l'enchaînement de leurs activités et productions.



© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan

Homme Ainou en kimono orné de motifs traditionnels et de sandales tressées en fibres végétales.



© Famille Leroi-Gourhan - Photo P. Soulier

Manteau Ainou en liber d'orme tissé
Constitué de quatre bandes d'*Attush*,
manteau rapiécé, Hokkaido.



© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan

Été 1938 en Hokkaido : André Leroi-Gourhan pose devant le *nusa*, palissade sacrée d'un village Aïnou

Sur celle-là sont accrochées les têtes d'ours décharnées au moment de la fête de l'ours, qui dure trois jours. Ces crânes sont entouré de *janos* qui frémissent au vent sur de longues tiges de bambou, signes de longue vie (commentaire d'après Arlette Leroi-Gourhan).



© Famille Leroi-Gourhan - Photo P. Soulier

Tout en poursuivant sa collecte pour le musée de l'Homme il se préoccupe également des collections du musée Guimet, comme en témoigne sa correspondance avec Jean Buhot, portant autant sur le détail des faits à observer que sur le choix d'objets à rapporter de ce voyage¹⁶.

Cependant, que ce soit pour le musée de l'Homme ou pour le musée Guimet, il manque d'informations précises sur leurs

besoins, ne voulant pas acheter des objets qui feraient doublon et laisser de côté des objets qui, au contraire, complèteraient utilement des séries déjà existantes dans ces établissements. Il connaît l'essentiel des fonds respectifs pour y avoir travaillé durant quelques années, mais a besoin d'inventaires précis. Surtout, il voudrait connaître les évolutions prévues tant pour le tout nouveau musée de l'Homme que pour le musée Guimet¹⁷, dont la constitution progressive des fonds a été assez circonstancielle¹⁸.

La question se pose notamment lorsque, avec son épouse, ils abordent le monde des tissus et des kimonos en approfondissant leur typologie, régie par les questions d'âge, de sexe, de statut et de saison¹⁹. Le musée de l'Homme possède déjà un fonds intéressant de kimonos et il veut le compléter utilement, au meilleur prix. C'est pourquoi, constatant à la fois le coût important de certains kimonos, leur diversité et leur importance symbolique, tout autant que leur grand intérêt muséographique, André Leroi-Gourhan sollicite le musée de l'Homme pour disposer d'un état descriptif précis de ses collections. C'est pour lui le seul moyen de pouvoir limiter ses achats à l'essentiel. Pour les aider à établir cet état, il rédige un questionnaire technique, en étant conscient que les renseignements que pourra fournir le musée ne pourront être que de première approche descriptive, à compléter par les résultats de son enquête sur place :

Il serait fort utile pour le musée que je rassemble ici quelque documentation sur ces kimonos, le sens des couleurs, des dessins, la forme, se prêtent à une interprétation très délicate, [...] [car] je ne serais sans doute pas en état de [...] déchiffrer correctement moi-même au retour [la signification des kimonos du musée]. Les tisserands seuls sont capables de les commenter exactement.

Il insiste également sur l'urgence à obtenir ces renseignements, car la typologie des kimonos évolue au fil des saisons et que le temps de sa mission est déjà bien avancé :

À partir du mois de mai, je verrai passer, pour chaque portion du calendrier, des kimonos qu'il ne me sera plus possible de retrouver ensuite²⁰.

Quoiqu'il en soit, ne pouvant tous les acquérir, André Leroi-Gourhan et sa femme en suivent l'évolution au fil des semaines dans le cadre de son enquête ethnologique. Quelques mois plus tard, alors qu'elle est rentrée à Paris, il lui rend d'ailleurs hommage dans un courrier²¹ qui souligne l'importance de cette collaboration :

Je nage dans les kimonos et je pense à toi qui a noté tous les âges. J'ai vérifié les divisions que nous avons faites, elles sont exactes dans les derniers détails. Ce travail me servira plus qu'on ne pourrait croire.

Au fil de sa collecte, et au-delà des seuls kimonos, il enrichit ainsi systématiquement son fichier, et en reprend sans cesse la structure. Il confronte et assemble les données pour en extraire d'autres relations que celles qui ont tout d'abord conduit à leur collecte. Il cherche des fils conducteurs, structurant en profondeur et donnant un sens commun à l'ensemble des faits recueillis. Se liant avec des Japonais, il aborde leur quotidien, dont les fêtes et cérémonies domestiques qui scandent les mois²². Avec d'autres, il prend conscience des liens étroits entre contenu, contenant, agencement et modalités de consommations alimentaires. Tous ces aspects le conduisent progressivement à percevoir la dimension profondément esthétique, qu'il perçoit comme l'originalité de la civilisation japonaise, et à saisir celle de la nature du travail manuel des artisans.



© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan



© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan

Fabrication des lanternes

Bobinage du bambou sur forme, Gifu, préfecture de Gifu.

Fabrication des lanternes

Collage du papier : pinceau à appliquer, Gifu, préfecture de Gifu.

Collecter, oui, mais quel Japon, et où le montrer ?

Une autre dimension, plus méthodologique, mais aux conséquences tout aussi pratiques, va orienter ses choix. Le projet d'étude d'André Leroi-Gourhan sur la civilisation japonaise comportait plusieurs volets et il prévoit rapidement de les regrouper en deux volumes : un ouvrage général sur l'ethnologie du Japon (comportant aussi bien les questions de technologie que celles des rapports entre l'homme et les animaux, deux thèmes essentiels dans son œuvre) et un autre sur les croyances populaires et leur imagerie. Il considère en effet que les faits liés à la vie matérielle et technique n'évoluent ni au même rythme ni selon les mêmes impératifs que ceux liés à la vie spirituelle, religieuse ou non. Ils doivent donc être abordés selon des approches spécifiques. C'est ainsi que la collecte de données et d'informations sur l'ethnologie (ruralité : agriculture, pêche, artisanat) se fait simultanément, mais distinctement, de celle sur les manifestations culturelles (temples et *ex-votos*, stèles de bord de chemin), le théâtre et la musique.

Cette distinction va rapidement prendre un aspect pratique, au-delà de la question générale de savoir ce qui appartient au domaine matériel de l'ethnologie et de la technologie ou à celui des arts et de l'esprit. Très concrètement, il s'agit de savoir quels objets placer dans les caisses destinées au musée de l'Homme et quels objets doivent remplir celles pour le musée Guimet.

Cette question de la répartition de destination se posera jusqu'à la fin de son séjour comme en témoignent ses correspondances :

J'ai trouvé deux lions de bois sculpté du xv-xvi^e et deux éléphants makarah du xvii-xviii^e provenant tous de chapiteaux de temples. Cela fait une caisse au moins. Pour qui ? Louvre ? Guimet ? Troca ? Les lions sont très usés mais très beaux et le tout a coûté 20 yens. Plus une table-bureau pour le Troca et une petite table à sutras comme en ont les bonzes, pour le Troca aussi, et un *ema* de renard (5 yens en tout). Tout vient de notre marchand qui a vraiment de bonnes choses en ce moment et à des prix qui sont de trois à vingt fois moins cher qu'ailleurs²³.

Au-delà des impératifs de la collecte, et même de son enquête ethnologique, ces interrogations le poussent à s'interroger sur la nature de ses travaux du moment, entre ethnologie, zoologie et histoire de l'art. Plus encore, il ne sait quelle place attribuer à chacun dans ses futures recherches :

Je me demande souvent dans quelle discipline entre mon travail. [...] j'ai bien l'impression de ne pas comprendre un *ema* si je ne sais pas ce que le poisson figuré a du côté de la vessie natatoire et si j'ignore que grillé il ne vaut pas grand-chose à côté du bouillon qu'on peut en tirer et que son arête a servi de pointe d'hameçon aux temps néolithiques de Java.

Il poursuit en imaginant qu'un des aspects qui pourrait orienter son choix est bien que les voies de l'exploration ethnologique lui apparaissent plus diversifiées et extensibles que celles de l'anatomie :

Je suis pris progressivement par le côté religieux, la zoologie n'est pas inépuisable, j'arrive à savoir ce que bien des animaux ont comme clavicule et comme prémolaire tandis qu'on peut avec l'aide de l'Ethnographie errer à l'infini entre des versions de légendes et des bas-reliefs usés par le temps²⁴.

La question du périmètre respectif de ses champs d'investigation se pose avec particulièrement d'acuité pour l'art populaire : les manifestations (objets ou images) sont-elles des œuvres d'art ou des témoignages relevant du folklore et de la vie matérielle, donc de l'ethnologie ? Cette distinction, pratique aussi bien que théorique, est la source de bien des hésitations²⁵.

Pour se sortir en partie de ce dilemme et en complément aux collectes à destination de Guimet ou du Trocadéro, il songe à proposer à Joseph Hackin, via Jean Buhot, « une petite exposition qui serait : imagerie populaire et religieuse », consacrée aux images exprimant les « sentiments esthétiques du peuple ». Pour cela, il demande à ce dernier non seulement « si cela [l'] intéresse » personnellement, mais dans quelle mesure cela « concerne [...] Guimet [voire] si cela entre dans le plan Guimet ». De fait, il achète d'ores et déjà ces représentations « avec l'intention de les déposer à Guimet ou ailleurs », car elles lui semblent dignes d'intérêt, et se permet de les lui proposer, car « ces objets n'entrent au Troca que par une porte latérale et [il a] conscience de ne pas être déloyal en ne lui donnant pas la préférence »²⁶. Ces hésitations, récurrentes tout au long de son séjour, montrent ses difficultés à s'insérer dans une discipline scientifique déterminée, tout autant que dans un cadre institutionnel précis. Ce balancement entre natures des objets et projets des musées lui fait envisager tous les cas de figures, comme il s'en confie à Jean Buhot :

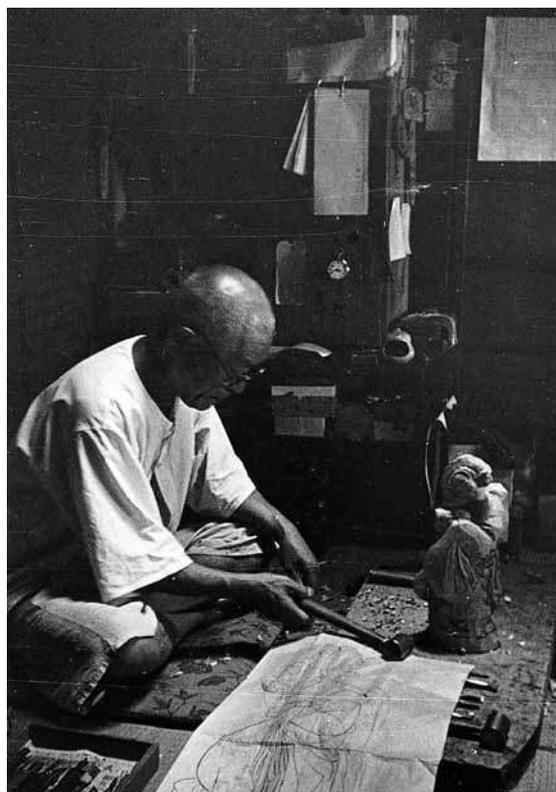
Vous : Bondieuseries esthétiques, jusqu'aux
otsue et aux feuillets de pèlerins [...]

Chaillot : Bondieuseries inesthétiques, jouets,
babioles de papier mâché et de bois léger.

J'envoie le tout chez vous dans l'attente de la répartition. Si l'exposition a lieu et si Chaillot sourit on lui demandera de prêter les objets dits ethnographiques pour que l'ensemble soit complet. Si l'Exposition n'a pas lieu, on enverra à Chaillot le Chaillot et il faudra statuer du reste. Si vous pouvez en prendre une partie ou le tout, ce sera vite réglé. Si vous ne pouvez pas, je garderai certaines pièces et je placerai le reste à Chaillot comme un fonds acquis à mes risques et périls [...] En dernier ressort, je garderai le tout²⁸.

C'était déjà le sens d'un courrier à sa femme, qu'il avait chargé de prendre des contacts avec les uns et les autres, afin de préparer les conditions de son retour :

Avec l'histoire de l'Imagerie, j'ai heureusement mis tous les objets de côté en attendant la réponse d'Hackin. Il faudrait pour bien faire acheter pour Guimet ce qui est indiscutablement Guimet, laisser le reste au Troca et l'emprunter pour le temps de l'exposition.



© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan

Un sculpteur sur bois, Kitano, Foire de Kitano.

Je crois que le mieux est d'attendre que tu me donnes le vent et d'envoyer à Guimet les caisses d'Imagerie mélangée, elles attendront la répartition aussi longtemps qu'il faudra²⁹.

Ce sera pour lui un balancement permanent durant les derniers mois de son séjour de savoir si les objets retenus entraient dans la catégorie « art » ou « ethnologie », voire « religion ». Parti de séparations académiques classiques entre ces grands domaines, il va en explorer les nuances, les limites et les imbrications.

Ce conflit intérieur quant aux limites et rapports entre catégories d'objets est renforcé par son caractère, alternant sans cesse assurance et indécision, doute et certitude dans ses rapports humains avec les autres, au Japon comme à Paris, voire avec lui-même. Plus d'une fois dans ses échanges avec Jean Buhot ou avec sa femme, il fulmine contre lui-même ou contre ceux qui, au musée de l'Homme, lui tendraient des pièges ou entraveraient son travail. Les courriers à sa femme sont particulièrement révélateurs à ce titre, et il s'en remet plus d'une fois à son avis pour le guider dans ses choix stratégiques concernant cette exposition. « Si tu n'étais pas là, je serais empêtré complètement. Je n'ai absolument aucun sens, et je suis le plus pyramidal des gaffeurs » lui avoue-t-il un soir de janvier 1939³⁰.

Cependant, son expérience de terrain, tout comme celle des relations avec le personnel de l'ambassade et les dirigeants de la KBS lui sont finalement d'un grand profit car, peu après, il lui confie :

Je pense souvent à Hackin qui est pour moi le modèle de la force simple et je comprends, pour avoir usé des mêmes moyens, pourquoi les Japonais l'estiment tant. Je suis heureux surtout parce que c'est avant de revenir à Paris que j'ai pris de la hauteur et parce que, dès l'abord, je pourrai éviter les combinaisons. Je n'aurais pas abordé Rivet comme je le ferai si je ne sentais pas les Japonais derrière moi et, ce qui est mieux, j'ai repris le goût d'aborder Rivet et les autres.

Il analyse alors l'évolution favorable de ses rapports à autrui comme le résultat d'un changement d'attitude de sa part, constatant qu'il a tout à gagner en osant s'adresser à ses interlocuteurs autrement que pour le strict minimum :

Il y a quelque chose à corriger et je suis en train de m'y appliquer. Comme mon « froid et distant » est « timidité et méfiance », c'est assez facile. J'aborde les gens en pensant : « il est sympathique, il me trouve froid et donc je l'impressionne » et tout va beaucoup mieux. [...] Il faut bien dire que je sais que je produis toujours une certaine impression, le savoir me donne le moyen de rendre l'impression agréable. On me traite de sauvage ou de distant, jamais de timidité et c'est pourtant la chose vraie³¹.

Dépasser la collecte pour rapprocher les hommes

Pour autant, les hésitations tant intellectuelles qu'institutionnelles ou personnelles d'André Leroi-Gourhan prennent une toute autre dimension à partir de l'été 1938. En effet, la KBS le charge alors officiellement de rassembler une collection d'objets caractéristiques de la civilisation japonaise pour être offerte au « gouvernement français », en la personne morale du musée de l'Homme !

Ayant été approchée en ce sens par André Leroi-Gourhan³², la KBS, soucieuse d'assurer le rayonnement du Japon, propose en effet, à partir de l'automne 1938, diverses formules allant de l'échange de collections entre musées au don de pièces à la France (en l'occurrence au musée de l'Homme). C'est une opportunité stratégique exceptionnelle pour Leroi-Gourhan, et il l'exploite aussi bien matériellement qu'intellectuellement, en imaginant la mise en place d'un « comité » spécifique impliquant plusieurs partenaires japonais :

À Tokyo, j'ai vu Ielukawa et Aoki³³ : on constitue un comité pour l'achat des objets du musée : Yanagi, Aoki et quelques autres et moi. L'accord est fait et la Kokusai Bunka Shinkokai patronnera l'exposition [...] Je vais franchement de l'avant. Je serai soulagé des achats, en grande partie du moins³⁴.

Encouragé par le fait que la KBS ait été convaincue de son idée, André Leroi-Gourhan aura cependant à convaincre le musée de l'Homme lui-même (et essentiellement le Dr Rivet et J. Soustelle, qui, outre les rapports tendus de travail qu'il avait avec eux en France, sont peu favorables aux tendances militaristes et belliqueuses du Japon, craignant une action de propagande de moins en moins opportune³⁵). Il met en avant l'intérêt exceptionnel des acquisitions que pourrait ainsi faire le « Troca » pour compléter ses collections et devenir de la sorte le lieu de la plus importante collection de ce type en Europe :

Je ne doute pas d'obtenir du Ministre de l'Education une lettre officielle de remerciement à la Kokusai. [...] J'aurai au moins obtenu tout ce que je visais, et au-delà, seules les circonstances internationales pourraient briser l'esquif. [...] C'est un de ces soirs où je sens la mesure de mes moyens et de mes buts : faire connaître le Japon, donner à la France la première collection du monde. Ce soir j'ai les deux sous la main³⁶.

La situation est d'autant plus complexe qu'au Japon également des réticences s'expriment, notamment du côté des ethnologues japonais qui veulent préserver leur domaine et ne voient pas toujours d'un bon œil ce projet, comme le mentionne un courrier faisant allusion aux conflits internes aux Japonais, et dont Aoki, de la KBS, lui a dévoilé certains aspects³⁷ :

Aoki a demandé à [me] parler. Il s'est excusé de la séance en queue de poisson dernière : la Kokusai est furieuse contre Yanagi. La KBS est furieuse contre les ethnologues locaux.

Mais il semble bien que ces dissensions soient finalement à l'avantage du projet d'André Leroi-Gourhan, car



© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan

André Leroi-Gourhan pose en 1938 avec l'ensemble des objets constituant la panoplie acquise auprès des Aïnous :

Sandales en fibres végétales tressées, kimono, coupe laquée rouge et à motifs noirs, couteau dans sa gaine en bois gravé, couronne tressée et ornée d'une figurine d'ours en bois noirci. Ces objets, hors de son plan de collecte muséographique, et ramenés à titre de souvenirs, font toujours partie de la collection privée de la famille.



© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan

Un moulin à main,
foire de Kitano.

la KBS insiste pour qu'une exposition ait lieu [selon des critères explicites] : des matériaux rassemblés par Mr. ALG ; avec sa subvention ; sous ses auspices ; mais œuvre exclusive de ce Mr ALG.

Il s'agit là d'un compromis à l'avantage de Leroi-Gourhan, qui laisse entrevoir la nature des différents comme le précise ce même courrier :

Le vrai est que, pris entre les deux feux de Minzoku et Mingei art populaire et ethnographie, ils se sentent perdus de face et de profil. On m'accorde tout l'argent que je veux à condition de pouvoir répondre aux autres : « ce n'est pas nous qui avons décidé d'exposer des chemises de nuit, c'est ce Mr ALG qui a choisi ! » Réfléchi froidement : on me donne de l'argent et on insiste [...] pour que le don porte mon nom. J'ai accepté.

C'est donc dans les derniers mois de son séjour que Leroi-Gourhan se voit investi de la direction d'un double projet : d'une part monter une exposition d'envergure à Paris (et pour cela le Japon lui annonce une aide de 7500 Yens³⁸), d'autre part le montage d'un « comité » franco-japonais de collaboration entre spécialistes des deux pays. Il en est satisfait et cela l'autorise à affiner son idée

tout en élaborant une stratégie pour qu'il puisse être validé par l'ensemble des partenaires, tant au Japon qu'en France.

Le ballon d'essai du Comité français a l'air de prendre. La KBS accepte le principe et invite l'ambassade à participer aux débats où la question sera soulevée. J'écris à Fain³⁹ pour qu'il vienne et lui envoie la liste des gens à proposer. Rivet, Hackin, Boyer, Buhot, Salles, Haguenaer, Ménieville, Rueland. Toute la japonologie. Et ce sera présenté comme le premier pas vers une collaboration des deux pays à travers leurs spécialistes. Je prépare une motion de principe, si elle est adoptée, j'écris immédiatement aux intéressés, en écrivant à Rivet que c'est autour du projet de l'exposition que s'est cristallisée cette occasion unique de donner existence aux études suivies du Japon. Ce n'est donc pas un Comité de l'exposition, contrainte fâcheuse, mais un Comité suscité par l'exposition, et le moyen d'approfondir votre connaissance de la première des puissances d'Orient, pour ou contre, on ne peut négliger le Japon, il faut le voir où il est et ce qu'il est, etc.

Puis je prépare une autre motion qui passera d'emblée si le moment est favorable.

1 : un comité d'étude franco-japonais est constitué à l'occasion de l'exposition...

2 : son but est d'assurer la collaboration des spécialistes japonais et français à une connaissance des travaux scientifiques du Japon

3 : son rôle est :

- de traduire en français et de publier en France ceux des ouvrages japonais qui peuvent éclairer la connaissance du Japon dans les domaines de l'Histoire, de l'Art et de la vie moderne.

- d'organiser des manifestations de caractère scientifique qui doivent contribuer à donner une idée exacte du Japon aux milieux spécialisés de France et au public éclairé.

- d'étendre, dans la mesure où le caractère scientifique peut être sauvegardé, ces manifestations au grand public, l'opinion du Comité étant que c'est en offrant, aux spécialistes et à ceux qui publient, une vision exacte du Japon qu'on atteindra tôt ou tard le public ordinaire.

[...] je crois que c'est le moment d'essayer, car il n'y a aucun risque sérieux et si cela réussit pour le plus grand bien de la Kokusai et des japonisants parisiens nous danserons tous les deux [...] Je crois que le Japon sera payé de ses deux ans de bourse assez largement et ce sera pour moi la plus ahurissante partie de poker que j'ai jouée⁴⁰.

Dans un courrier à Jean Buhot, il précise son projet :

Il ne s'agit pas pour nous de publier des études, mais de réclamer des traductions. De faire un terrain qui rendra un peu plus tard, mais surtout de donner une image japonaise du Japon. Ce n'est pas de la propagande mais c'est échapper à des choses que je vois bien de ma place⁴¹.

En conséquence, il va donc également collecter systématiquement de très nombreux livres et autres documents au cours de ses déplacements⁴². L'objectif, particulièrement ambitieux, mais délicat à faire admettre en cette période de montée des tensions internationales, était de mieux faire connaître la culture du Japon en France. C'est ce que souhaitait avant tout Leroi-Gourhan, dans un esprit de rapprochement culturel pérenne entre la France et le Japon.

Simultanément, présentant des difficultés à emporter l'adhésion du musée de l'Homme, il imagine une stratégie complexe d'influences pour assurer ses arrières :

J'écris à Aoki pour lui dire que les difficultés administratives qu'il devine peuvent être résolues rapidement si Sigimura⁴³ va voir Rivet (ou son secrétaire) et lui explique qu'il s'agit d'une chose avant tout scientifique.

Cérémonie du thé



© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan

Je lui envoie aussi un plan résumé spécial qui pourra servir de texte à la presse en lui demandant de le faire parvenir à Sigimura. [...] Si Rivet répond entre temps avec une date, on fera demander à Sigimura de faire un comité avec Rivet et Hackin et de passer le texte aux journaux. Buhot et toi, vous servirez de plaque tournante. Si Rivet donne une confirmation, il ne pourra pas empêcher l'affaire de grossir. Je connais Aoki. Pour l'instant, restons dans l'ombre du côté Troca, mais ne les évite pas, une rencontre par hasard serait même à souhaiter⁴⁴.

À partir de ce moment, Leroi-Gourhan va donc élaborer une liste prodigieuse d'objets, se fixant comme impératif que les objets soient représentatifs du « Japon réel », celui qu'au bout de deux ans il « commence à comprendre » et veut montrer. Ce Japon s'oppose à celui, fantasmé, des occidentaux, autant qu'à celui, à vocation promotionnelle voire propagandiste, de certains Japonais.

De manière à coordonner les achats entre la KBS et le musée de l'Homme, il doit établir une traduction de cette liste. Ce travail sera pour lui une tâche très prenante, qui va durer de longues semaines et le conduire à bien des discussions de terminologie avec les Japonais du comité d'achat⁴⁵. C'est l'occasion exceptionnelle d'une connais-

sance approfondie de la dimension culturelle des objets sélectionnés. Il retient d'ailleurs que cela lui servira directement pour la construction d'un vocabulaire spécialisé associé à la thèse qu'il projette alors. Les mois restant seront très occupés par ses tractations avec le musée de l'Homme et la KBS, les achats, la traduction de cette liste, ... et les mises en caisses des objets à expédier.



© archives CNRS-MAE/fonds Leroi-Gourhan

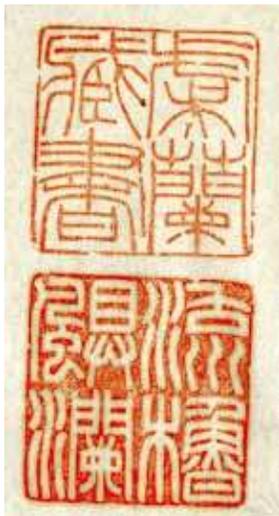
Fabrication des
émaux cloisonnés
Pose de l'émail.

Le retour

Après avoir cloué ses dernières caisses, dont il doit, pour des questions de temps, confier au dernier moment l'expédition à la

KBS, il embarque le 26 mars 1939 de Yokohama et débarque à Marseille deux mois plus tard. À bord, il va profiter de ce « repos forcé » pour rédiger un mémoire global sur son activité au Japon, tentant de tracer les grands traits de la civilisation japonaise, de ses traditions, de ses valeurs fondamentales et de ses aptitudes à évoluer. Quelques lignes de l'introduction de ce manuscrit sont représentatives de sa posture :

Comprendre un peuple comme comprendre un homme, c'est se dépouiller complètement pour accueillir le nouveau, s'ouvrir, ignorer les réactions de l'enquêteur⁴⁶.



le 25, suit. 3

ami, mais ils sont très beaux et ce sont les derniers. Et puis ils ont été gravés par un grand spécialiste, à Guiza Youmouchi, la même où que j'ai acheté la grenouille, même que c'est le plus grand spécialiste du Japon. Le clair c'est "Ex-libris Gourhan" c'est à dire : Site de la collection de l'Orchidée de Gou. (Gou c'est une princesse très belle qui s'est jetée d'une tour pour échapper au général vainqueur et qui s'est transformée en fleur : Gubinjinso la fleur de la beauté de Gou.)

Le foncé c'est mieux encore : Ruro : rame qui s'éloigne à la dérive. Guran : vagues écumantes du typhon. Cela compose à la lecture un tableau étonnant de barque abandonnée. Et cela exprime aussi assez bien les deux aspects de l'homme dont une moitié faiblarde et toujours chahutée par l'autre.

Extrait du courrier envoyé par André Leroi-Gourhan à sa femme Arlette (25 février 1939) et lui présentant l’empreinte de deux cachets qu’il avait fait réaliser à son nom :

« Ils sont très beaux et ce sont les derniers. Et puis ils ont été gravés par un grand spécialiste, à Guiza Youmouchi, là même où j’ai acheté la grenouille, même que c’est le plus grand spécialiste du Japon. Le clair, c’est "ex-libris Leroi-Gourhan" c’est-à-dire : Livre de la collection de l’orchidée de Gou (Gou c’est une princesse très belle qui s’est jetée d’une tour pour échapper au général vainqueur et qui s’est transformée en fleur : Gubinjinso, la fleur de la beauté de Gou).

Le foncé, c’est encore mieux : Ruro : rame qui s’éloigne à la dérive. Guran : vagues écumantes du typhon. Cela compose à la lecture un tableau étonnant de barque abandonnée. Et cela exprime aussi assez bien les deux aspects de l’homme dont une moitié faiblarde est toujours chahutée par l’autre ».

Dans cette manière de voir, il insiste sur le fait que l’enquête d’ethnologie doit transcrire non seulement les faits mais aussi les relations entre ces faits, tout en adoptant une voie spécifique à l’enquête ethnologique :

Je ne suis pas particulièrement impartial ni doué d’une acuité hors de la moyenne [...] : par obligation professionnelle, menant une enquête d’ethnographie, j’ai du vivre japonais et, pour profiter de la vie, chercher quel plaisir les Japonais trouvaient dans ce qui m’était donné d’éprouver. [...] n’étant ni un exilé à la poursuite d’émotions fortes, ni un journaliste en quête de jugements, mais un ethnologue à la recherche de documents, j’ai cherché avec constance à goûter non pas ce qui me séduirait mais ce qui attirait les gens avec lesquels j’entrais en contact, et cela suffit souvent pour se garder des erreurs⁴⁷.

Pour ce qui est l’une de ses interrogations fondamentales, à savoir la place de l’art populaire dans l’enquête ethnologique, il écrit⁴⁸ que

sur le plan quotidien [l’art populaire] est essentiel : ce qui est vécu, chaque jour et par chaque homme ne porte pas de signature [...] C’est en lui qu’il faut rechercher tout d’abord les valeurs ethniques parce qu’il est tout modestement équilibré dans les moyens ordinaires du pays.

Ainsi, plutôt que d’en faire des catégories éloignées de ses investigations, il les distingue nettement pour pouvoir mieux les rapprocher en confrontant les caractéristiques :

Abordé au niveau populaire, l’art s’insère avec un juste équilibre dans l’ensemble ethnique. Ses produits appartiennent, comme la maison et la houe, à la mince pellicule d’œuvres artificielles que l’homme interpose entre son milieu intérieur et le milieu physique⁴⁹.

formuler ce qui sera le noyau des conférences qu'il donne au Collège de France en 1940 et de sa thèse sur *l'Archéologie du Pacifique nord*, (Leroi-Gourhan 1946b) :

L'ethnologie a des aspects nombreux et celui sur lequel je me suis fixé demande à être défini. C'est la recherche des mouvements culturels dans le Nord et l'est de l'Asie et plus spécialement des échanges d'objets, de techniques, de religions le long des côtes du Pacifique. Le sujet est vaste, difficilement saisissable [...] je l'ai restreint non pas à une partie de l'ethnologie [...] mais à un groupe de faits choisis dans plusieurs des parties de la science.

Il continue toujours à hésiter entre le musée Guimet et le jeune musée de l'Homme, tant en ce qui concerne son rattachement institutionnel que son domaine d'étude. Bénéficiaire d'une aide du CNRS, il continue à travailler au classement et à la conservation des objets japonais et surtout chinois du musée Guimet, tout en restant en contact avec le musée de l'Homme, que ce soit dans le cadre des échanges entre musées ou pour relever les matériaux qui lui servent dans ses recherches.

Finalement, aucune exposition ne sera mise en place ni en 1940 comme prévu, ni même ensuite, car le contexte est de moins en moins favorable à l'organisation d'une exposition à monter avec un Japon en guerre... D'autre part, conséquence du conflit mondial, les dernières caisses d'objets, confiées comme prévu à la « valise diplomatique » de l'Ambassade de France, ne partiront de Tokyo qu'en été 1946 !⁵⁷

&

En dehors de la matière de sa thèse sur *l'Archéologie du Pacifique nord*, la suite de ses travaux au Japon ou en France semble ne pas avoir laissé de traces importantes, notamment du fait que cette mission ne sera suivie d'aucune publication significative sur l'ethnologie du Japon, ni de l'exposition si soigneusement montée en amont. En revanche, son séjour s'avère fondateur dans la formation de sa pensée sur la place de l'analyse technique, les questions de l'invention et de la diffusion, la hiérarchie des faits et de leurs assemblages dans la définition des grands ensembles culturels et civilisationnels, la classification des objets et techniques en groupes fonctionnels ou encore les notions de milieu intérieur et de milieu extérieur, toutes notions qu'il développera en 1943 et 1945 dans les deux volumes d'*Évolution et techniques*. Cet ouvrage constitue alors la première pièce du triptyque qu'il veut entreprendre pour une étude ethnologique globale et méthodologique sur « technique, esthétique, société »⁵⁸.

En le plaçant d'emblée dans un univers culturel, social et technique radicalement différent de ce qu'il avait pu connaître jusqu'alors en Europe, l'expérience japonaise a donc directement participé au foisonnement de sa formation, déjà très ouverte sur les interactions entre domaines disciplinaires.

Dessin de Leroi-Gourhan en marge d'un courrier à sa femme où il explique ses difficultés à répartir les objets entre le « Troca » et « Guimet », dans des caisses qu'il construit lui-même et qui finissent par remplir son espace de vie.



NOTES

Photo d'ouverture : André Leroi-Gourhan, chargé d'objets collectés et photographié par sa femme Arlette au retour de la mission en Hokkaido, été 1938.

1. Archives diplomatiques du MAEE (série E/Asie/1918-1940/Japon 1930-1940).
2. Les manuscrits de sa thèse sur l'*Archéologie du Pacifique nord* sont conservés à Nanterre (archives CNRS/MAE) et un double des textes écrits sur le retour du Japon en 1939 est conservé aux archives de l'Institut Mémoire de l'édition contemporaine (IMEC) à Saint-Germain-la-Blanche-Herbe (14).
3. Référence archives MNHN : 2AM1C3c.
4. Communication orale avec Arlette Leroi-Gourhan.
5. Dans cette liste, Leroi-Gourhan ne mentionne ni l'archéologie, ni les disciplines naturalistes.
6. Note archives MAE ; ils se sont mariés le 10 novembre 1936.
7. André Leroi-Gourhan mène ses investigations en suivant notamment les conseils de Jean Buhot, japonisant attaché au musée Guimet, avec qui il entretient une correspondance suivie, autant pour les articles qu'il écrit pour le compte de la *Revue des arts asiatiques* (dont s'occupe Jean Buhot) que pour le choix des thèmes à exploiter dans ses recherches. Voir les courriers du 18 septembre à Buhot (Leroi Gourhan 2004 : 19-20) et la réponse de Buhot du 13 octobre 1937, ainsi que les rapports à Rivet (MNHN : 2AM1K59d).
8. L'Institut du Kansai est alors dirigé par Louis Marchand. Archives diplomatiques du MAEE (série E/Asie/1918-1940/Japon 1930-1940/n° 184 et 191).
9. Courrier à Jean Buhot (Leroi-Gourhan 2004 : 25).
10. Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques, Musée d'ethnographie (MNHN) et mission scientifique Dakar-Djibouti, Paris, mai 1931, 32p.
11. Le musée d'ethnographie du Trocadéro, dit « le Troca », devient officiellement le 20 juin 1938 le « musée de l'Homme », installé dans une partie des locaux du Palais de Chaillot, construit pour l'Exposition universelle de 1937.
12. Lettre à Paul Rivet du 8 septembre 1937 (MNHN 2AM1K59D).
13. Comptes-rendus des séances du Comité Directeur de l'Institut d'Ethnologie (séance du 10 novembre 1937, réf. : archives MNHN 2AM2A2) et courrier de remerciement à Paul Rivet (25 février 1938, réf. : archives MNHN, 2AM1K59D).
14. Rapport à Rivet du 25 février 1938 (archives MNHN 2AM1K59D). Devant faire face aux objectifs avec un budget serré, il place cette somme pour tenter d'en tirer plus de profit.
15. Voir sur ce point Leroi-Gourhan (1936b) et Lewitzky *Éléments d'ethnographie muséale, généralités, technologie, esthétique* [notes de cours, 1928-31, M. Mauss], dactylogramme de 30 pages, archives MNHN, fonds Lewitzky.
16. Courrier Buhot du 20 mai 1938 (Leroi-Gourhan 2004 : 40-41).
17. Lettre à Buhot du 15 février (Leroi-Gourhan 2004 : 34).
18. Courriers à Arlette Leroi-Gourhan du 12 et 13 janvier 1939 et à Buhot du 7 décembre 1938 (Leroi-Gourhan 2004 : 58).
19. Il écrira ensuite : « Symbolique du vêtement japonais » (Leroi-Gourhan 1946a).
20. Lettre à Rivet du 25 février 1938 (2AM1K59D) ; le questionnaire n'a hélas pas été conservé avec le courrier.
21. Lettre du 27 octobre 1938 à Arlette Leroi-Gourhan.
22. Cela aboutira à la rédaction d'un article : « Calendrier des fêtes populaires » (Leroi-Gourhan 1947).
23. Courrier à Arlette Leroi-Gourhan du 13 janvier 1939 et courrier à Buhot du 15 janvier 1939 (Leroi-Gourhan 2004 : 82).
24. Courrier à Buhot du 25 décembre 1938 (Leroi-Gourhan 2004 : 74). Cette réflexion s'applique notamment aux articles qu'il rédige alors pour la *Revue des Arts Asiatiques*, que dirige Jean Buhot.
25. Courriers à Buhot du 11 décembre 1938 et 23 décembre 1938 (Leroi-Gourhan 2004 : 63, 68).
26. Courrier à Buhot du 26 décembre 1938, (Leroi-Gourhan 2004 : 77).
27. C'est-à-dire pour le musée du Louvre.
28. Courrier à Buhot du 15 janvier 1939, (Leroi-Gourhan 2004 : 82).
29. Courrier à Arlette Leroi-Gourhan du 12 janvier 1939.
30. Courrier à Arlette Leroi-Gourhan du 22 janvier 1939.
31. Courrier à Arlette Leroi-Gourhan du 21 février 1939.
32. Courrier à Rivet du 8 août 1938 : « Les possibilités de cette société dans une opération de ce genre sont surtout pécuniaires et c'est la présence d'un agent étranger effectuant une partie des achats qui a permis de constituer la collection de Berlin. Cette exposition allemande dont le succès est très grand a suggéré au secrétaire de la KBS une exposition analogue en France et il m'a fait le 18 juin dernier quelques promesses que je vous ai rapportées le 5 juillet ».
33. Secrétaire général de la KBS.
34. Courrier à Arlette Leroi-Gourhan du 16 octobre 1938.

35. Archives du MAEE : Série E/Asie 1918-1940 (étagère 67) sous série Japon (1930-1940) dossier 184 et Lettre J. Soustelle à ALG du 19 août 1938 (réf. 1303).
36. Courrier à Arlette Leroi-Gourhan du 20 février 1939.
37. Courrier à Arlette Leroi-Gourhan du 18 février 1939
38. Courrier à Arlette Leroi-Gourhan du 20 février 1939 : 1 yen vaut alors 10,1 francs. La subvention ne sera finalement « que » d'un montant de 5000 Yens, soit quand même 10 fois supérieure à la subvention de l'Institut d'Ethnologie !
39. Conseiller à l'ambassade de France à Tokyo.
40. Courrier à Arlette Leroi-Gourhan du 18 décembre 1938.
41. Courrier à Buhot du 25 janvier 1939, (Leroi-Gourhan 2004 : 85).
42. Le matériel documentaire résultant de ces travaux est le suivant : 5000 cartes sur l'ethnologie et l'archéologie japonaise, près de 2000 clichés sur la vie rurale et en ville, 200 livres ou revues sur Minzoku et Fuzoku (réf. : archives CNRS, « rapport Japon »).
43. Yotaro Sigimura, ambassadeur du Japon à Paris.
44. Courrier à Arlette Leroi-Gourhan du 8 décembre 1938.
45. Courriers Arlette Leroi-Gourhan du 2 octobre 1938 au 19 janvier 1939.
46. Leroi-Gourhan 2004 : 161.
47. Leroi-Gourhan 2004 : 162-163.
48. « Formes populaires de l'art religieux » (Leroi-Gourhan 2004 : 296-297).
49. Leroi-Gourhan 2004 : 296-297.
50. Le musée de l'Homme, *Bulletin Mensuel d'Informations*, 1^{ère} année, n° 4, Juillet-août 1939, 7 pages 21x27 ronéotées et agrafées.
51. « Actuellement, j'organise, avec la Kokusai Bunka Shinkokai une exposition sur la vie japonaise, qui doit être présentée à Paris en 1939-40 » (réf. : archives CNRS, « rapport Japon »). « La Société pour les relations culturelles internationales sous le patronage du Ministère des Affaires étrangères du Japon, m'a chargé en 1939 de rassembler une collection d'objets caractéristiques qui a été offerte au gouvernement français et qui se trouve actuellement à l'Ambassade de France à Tokyo, en attendant son transport à Paris ». (réf. archives CNRS : « bilan général », rédigé fin 39-début 40). Plan de l'exposition : Archives MNHN 2AM1K59d.
52. La liaison directe entre la France et le Japon était rompue et il fallait d'abord expédier les caisses en Chine pour qu'ensuite un transporteur les achemine en France (voir le courrier de Soustelle à Leroi-Gourhan du 11 janvier 1939, archives MNHN).
53. Affecté à l'amirauté, il poursuit ses classements et sa correspondance avec Jean Buhot et sa femme, mais, semble-t-il, pas avec le musée de l'Homme.
54. Courrier sortant du musée de l'Homme (réf. 1431 du 16 octobre 1939, archives MNHN)
55. Liste non retrouvée dans les courriers musée de l'Homme.
56. *Pages oubliées sur le Japon* : « conférence du 15 janvier 1940 à l'Institut français d'anthropologie » (Leroi-Gourhan 2004 : 407-430).
57. Ni Londres, ni le Gouvernement Provisoire n'avaient d'ambassade au Japon durant la guerre ! Durant la période de l'État français (Vichy), les personnels antérieurs de l'ambassade étaient restés en poste, notamment Charles-Arsène Henry, l'ambassadeur. La relève a été assurée à partir du 19 mars 1946 par le général Pechkoff, chef de la mission française auprès du commandement allié. Envoyé de Tokyo pour le Ministère des affaires étrangères, direction des relations internationales un « télégramme en clair » du 5 juillet 1946 à 20 h 15 annonce : « n° 103. Pour musée de l'Homme. Seize caisses numérotées de un à seize. Envoi de Kokusai Bunkai Shinkokai. Mission Leroi-Gourhan seront débarquées du Lagrandière Saïgon début Aout et confiées Haussaire Indochine pour acheminement vers vous./ Pechkoff. » (archives CNRS/MAE : ALG 175/1, correspondances Japon).
58. Devant l'orientation nouvelle de ses travaux à la fin des années 1950, André Leroi-Gourhan publiera la *Préhistoire de l'art occidental* (1965) et *Le Geste et la parole* (1964 ; 1965) qui, avec un autre contenu documentaire, participent de la même logique conceptuelle.

RÉFÉRENCES

- Publications d'André Leroi-Gourhan concernant directement le Japon
 - 1936a En Asie, les extrêmes-orientaux, le Japon. *L'Encyclopédie française*. Tome VII (IV) : 730-2 et 3, Comité de l'Encyclopédie française (dir.).
 - 1939 Le Japon vu par les étudiants étrangers, *Revue du Ministère des affaires étrangères* : 8-14 (en japonais).
 - 1941 Les Derniers Aïnous, une race qui disparaît, *Sciences et voyage* 69, 23e année, 69 : 105-108.
 - 1946a Symbolique du vêtement japonais, *Rythme du monde* 4 : 31-40.
 - 1946b *Archéologie du Pacifique-Nord. Matériaux pour l'étude des relations entre les peuples riverains d'Asie et d'Amérique*. Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie, Tome XLVII.
 - 1947 Calendrier des fêtes populaires. *Rythmes du Monde* 2 : 38-43.
 - 1949 Initiation aux recherches de la symbiose technique (Aïnous et Japonais). *Centre d'études sociologiques* (Polycopié).
 - 1982 *Les Racines du Monde. Entretiens avec Claude-Henri Rocquet*. Paris : Belfond, 29-63.
 - 2004 *Pages oubliées sur le Japon*, (dir. J.-F. Lesbre). Grenoble : Jérôme Millon.
- Autres références
 - Beillevaire, P. 2000 Japon. In P. Bonte & M. Izard (dir.) *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris : Presses universitaires de France, 397-399.
 - Laurière, C. 2008 *Paul Rivet : le savant et le politique*. Paris : Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle.
 - Leroi-Gourhan, A. 1936a *La Civilisation du renne*. Paris : Gallimard.
 - 1936b L'Ethnologie et la muséographie, *Revue de Synthèse* 1 (XI) : 27-30.
 - 1943 *Évolution et techniques*. Tome 1 *L'Homme et la matière*. Paris : Albin Michel.
 - 1945 *Évolution et techniques*. Tome 2 *Milieu et techniques*. Paris : Albin Michel.
 - 1964 *Le Geste et la parole*. Tome 1 *Technique et langage*. Paris : Albin Michel.
 - 1965a *Le Geste et la parole*. Tome 2 *La Mémoire et les rythmes*. Paris : Albin Michel.
 - 1965b *Préhistoire de l'art occidental*. Paris : Éditions d'art L. Mazonod.
 - Soulier, P. 2003 André Leroi-Gourhan, 25 aout 1911 - 19 février 1986, *La revue pour l'histoire du CNRS* 8 : 54-68.

RÉSUMÉ

André Leroi-Gourhan, collecteur d'objets pour les musées (Japon avril 1937 - mars 1939). Grâce à une bourse du gouvernement japonais (via la Kokusai Bunka Shinkokai - KBS), André Leroi-Gourhan passe, avec son épouse Arlette, deux ans sur l'archipel (du printemps 1937 au printemps 1939). Il explore le Japon, de Kyu-Shyu à Hokkaïdo, pour une enquête ethnologique sur les mutations du Japon moderne, tout en enseignant le français à Kyoto. Simultanément, il collecte des objets pour enrichir les collections du musée de l'Homme, mais aussi celles du musée Guimet, voire du Louvre. L'été 1938, cette collecte prend une nouvelle dimension avec un projet culturel de rapprochement entre la France et le Japon, monté avec l'appui de la KBS. Ce projet doit se matérialiser par l'envoi d'importantes séries d'objets pour une exposition au musée de l'Homme, mais aussi par la mise en place de structures permettant des échanges scientifiques à plus long terme, entre les deux pays. La guerre va, hélas, suspendre puis annuler cette part essentielle du projet, et, en définitive, seules quelques caisses d'objets et de documents arriveront à destination, fin 1938 et 1939, puis en 1946. Cette expérience japonaise sera cependant déterminante dans la constitution des idées d'André Leroi-Gourhan sur le développement des sociétés humaines.

ABSTRACT

Collecting objects for museums. André Leroi-Gourhan in Japan (april 1937 – march 1939). Thanks to a bursary from the Japanese government (through the Kokusai Bunka Shinkokai, KBS) André Leroi-Gourhan went, with his wife, to spend two years in Japan, from the spring of 1937 to spring of 1939. While teaching French in Kyoto, he was able to explore the country, from Kyu-Shyu to Hokkaïdo, as part of an ethnological project on the transformations of modern Japan. Together with that, he also collected numerous objects in order to enrich the collections of the Musée de l'Homme, as well as the Musée Guimet and the Louvre. In the summer of 1938, this collecting activity took another dimension through a wider cultural project, set up with the KBS, aiming to the rapprochement between France and Japan. This project was to include the exhibition of an important series of Japanese objects at the Musée de l'Homme, and also the structuring of long term scientific exchanges between these two countries. Unfortunately, the Second World War brought this part of the project to a halt. In the end, only a few boxes containing objects and documents ever reached France, at the end of 1938, in 1939, and again in 1946. Notwithstanding this setback, this Japanese experience proved to have a key role in shaping André Leroi-Gourhan's ideas on the development of human societies.

MOTS CLÉS

Musée de l'Homme, musée Guimet, Kokusai Bunka Shinkokai, coopération franco-japonaise, ethnologie, art populaire

KEYWORDS

Musée de l'Homme, musée Guimet, Kokusai Bunka Shinkokai, french-japanese cooperation, ethnology, popular art